



Pouvez-vous me procurer des médicaments — demandait-il à Pierre Renaud. — Page 4, col. 2.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Un médecin n'est l'ennemi de personne, répliqua l'Allemand, et même au milieu de la guerre et de ses horreurs, il représente l'humanité !

Puis, après ce petit discours, il vint s'agenouiller à son tour à côté du corps.

—De la lumière ! commanda-t-il.

Raymond prit la lampe posée sur un meuble et s'approcha.

On put voir alors la figure du comte.

Elle était d'une teinte violette, presque noire.

Le médecin souleva légèrement l'une des paupières.

Le globe de l'œil apparut, injecté de sang.

—Il ne faut pas laisser votre maître une seconde de plus dans

cette position. Hâtez-vous de le porter sur ce meuble et de l'y asseoir... commanda-t-il.

En parlant ainsi, il désignait un immense canapé garni de plusieurs coussins.

Raymond et le valet de chambre y portèrent le comte et l'assirent en plaçant un coussin sous ses épaules, et d'autres à sa droite et à sa gauche pour le soutenir.

Le Bavaïois avait pris la lampe.

Il la plaça sur une table près du canapé, et, tirant sa trousse d'un étui de maroquin qu'il avait en bandoulière, il l'ouvrit et en étala le contenu sous la lumière de la lampe qui fit étinceler les instruments d'acier.

Puis, d'une voix brève :